



Correction du D_S 4 sur la lecture

Simone de Beauvoir, dans *Tout compte fait*, rend ainsi compte de son expérience de lectrice :

« Lire l'œuvre d'un écrivain dont on récuse radicalement les options pose un problème ; pour qu'un texte prenne un sens, il faut y engager sa liberté, faire le silence en soi, et y installer une voix étrangère. Cela m'est impossible si la fausseté des valeurs admises par l'auteur est trop flagrante, si sa vision du monde me paraît puérile ou odieuse. »

Simone de Beauvoir, *Tout compte fait* (1972), Paris, Gallimard, collection « Folio », p. 212.

Vous direz comment ce point de vue éclaire votre propre conception du rapport à la littérature.

★ Analyse du sujet (au brouillon, puis synthétisé dans la copie) :

Voici ce qu'en dit le rapport de jury :

- **Contexte** : C'est dans le chapitre III de *Tout compte fait* (1972), qui achève son entreprise mémoriale, que Simone de Beauvoir revient sur ses lectures. Elle y insiste sur « la joie de lire », et médite sur les « conditions » pour « qu'aujourd'hui un texte [la] prenne », insistant en particulier sur l'importance du dévoilement exaltant de la réalité procuré par les livres. Elle souligne également ses réticences face à des auteurs dont elle débusque les mensonges, ce qui la conduit à cesser de leur « faire crédit », malgré sa « bonne volonté », citant les cas de George Sand, à qui elle reproche « la falsification systématique de son langage intérieur qui transfigure toutes ses conduites en exemples édifiants » dans sa correspondance, et d'Anais Nin, dont la conception de la féminité, dans son *Journal*, la « hérisse ». C'est dans cette perspective qu'intervient la citation donnée à commenter aux candidat(e)s de la session 2017 : « Lire l'œuvre d'un écrivain dont on récuse radicalement les options pose un problème ; pour qu'un texte prenne un sens, il faut y engager sa liberté, faire le silence en soi, et y installer une voix étrangère. Cela m'est impossible si la fausseté des valeurs admises par l'auteur est trop flagrante, si sa vision du monde me paraît puérile ou odieuse ». Beauvoir donne ensuite l'exemple des *Antimémoires* de Malraux, qu'elle juge comme un livre « tout entier truqué ».
- **Thème** : La question qui se pose dans cette citation, précisément, c'est la dimension éthique de la lecture.

- **Citation** : La singularité et la force du sujet résidaient dans l'association de deux propositions dans deux phrases :
 - D'une part, Beauvoir énonce, comme une évidence, les conditions nécessaires, objectives, de la lecture efficace : celle qui donne « sens » au texte, à travers trois formules, qui constituent comme autant d'étapes de la singulière immersion que constitue l'acte de lire (« y engager sa liberté, faire le silence en soi, et y installer une voix étrangère »). Cette première phrase est impersonnelle (« on », « il faut »).
 - D'autre part, elle formule avec force les limites de sa propre capacité à accueillir l'ouvrage d'autrui : insoutenable, la lecture devient impossible. Cette deuxième phrase est personnelle « m'est impossible », « me paraît ». Elle fait ici état d'une réaction individuelle, spontanée et presque épidermique ».

Voici les mots clefs que l'on pouvait analyser :

- « Récuse radicalement les options » : cette expression témoigne du jugement critique que peut porter le lecteur sur une œuvre. Si l'œuvre littéraire est porteuse d'une vision du monde de l'écrivain, de valeurs, le lecteur n'est pas un réceptacle docile ou passif : c'est un être qui porte lui-même des valeurs qui peuvent entrer en conflit avec celles de l'œuvre. Cette première expression fait de l'œuvre littéraire non un objet esthétique ou autotélique, mais un objet engagé dans le monde.
- « prenne un sens » : le mot « sens » est polysémique, ici :
 - C'est la signification : le lecteur doit effectivement être à l'écoute du texte et de ses propositions pour construire le sens du texte. C'est ce que vous avez très largement expliqué, puisque le cours vous apportait beaucoup de matière.
 - C'est la raison d'être : Simone de Beauvoir s'interroge sur la pertinence, sur la valeur de certaines œuvres et sur ses limites pour accueillir l'œuvre d'autrui.
- « y engager sa liberté, faire le silence en soi, et y installer une voix étrangère » : la lecture engage la liberté, c'est-à-dire la responsabilité du lecteur qui accorde sa confiance à un écrivain en lisant son œuvre. Lire est une activité sérieuse, pour Simone de Beauvoir. Lire une œuvre, c'est un peu s'en rendre complice. Il y a des lectures inavouables, honteuses voire obscènes : le lecteur doit assumer librement sa lecture et accepter sa dimension éthique. Les deux autres expressions font référence au processus de la lecture qui est l'accueil dans de bonnes conditions d'une voix étrangère (celle de l'écrivain, puisque Simone de Beauvoir y fait référence, plus haut, ou celle, plus anonyme, du texte).
- « La fausseté des valeurs » : Simone de Beauvoir fait allusion, ici, au manque d'authenticité de l'auteur ou des valeurs qui sont présentes dans l'œuvre. On peut penser à posture que prend l'écrivain dans son œuvre, à sa mauvaise foi littéraire ou à son cynisme, son caractère subversif ou provocateur.
- « si sa vision du monde me paraît puérile ou odieuse » : Simone de Beauvoir réfléchit ici à ses limites de lectrices : si l'œuvre offre une esthétisation excessive qui la rend vide, superficielle (« puérile ») ou si l'œuvre est insupportable sur le plan éthique (au-delà d'un simple désaccord idéologique).

★ Les enjeux et une problématique (sur la copie)

Simone de Beauvoir s'interroge, dans cet extrait de *Tout compte fait*, sur les conditions de réussite de l'acte de lecture. Après avoir mentionné les conditions objectives du bon accueil d'une œuvre (l'engagement du lecteur) elle réfléchit sur sa dimension éthique : elle n'exige pas que l'œuvre soit parfaitement conforme à ses propres convictions, mais elle pose les limites qui lui sont propres, du côté de l'insupportable, au plan éthique (le caractère « odieux ») ou du côté du superficiel (le caractère « puéril »).

Son avis est personnel et spontané puisque la lecture est une chose sérieuse pour l'autrice, mais doit-on toujours se laisser guider par nos convictions viscérales ou doit-on établir avec l'œuvre une distance qui permet la lecture critique et apaisée, au-delà des réticences premières et même fondée sur ces réticences ?

Il convient alors de nous demander dans quelle mesure la conception que Simone de Beauvoir donne de la lecture, entre abandon et confrontation avec l'œuvre et l'écrivain, interroge-t-elle sa dimension éthique ?

Éthique :

Nom : ensemble des critères moraux qui sont à l'origine du comportement de quelqu'un.

Adj. : qui se rapporte à la morale.

★ Le plan

1. La lecture entre abandon et confrontation du lecteur à l'œuvre.

Dans cette première partie, il s'agit de développer de d'éclaircir ce que Simone de Beauvoir entend par « lecture » : c'est un acte sérieux qui engage le lecteur et l'amène à accueillir l'œuvre. Le lecteur n'est pourtant pas passif : il entre en relation avec l'œuvre et – de ce fait – avec l'écrivain.

1.1. La lecture comme silence et comme écoute

La lecture est un accueil, pour Simone de Beauvoir. Sa définition de la lecture est proche de la conversation, où le lecteur doit tout d'abord accueillir la parole de l'auteur.

- Références théoriques : Jean Guéhenno, *Carnets du vieil écrivain* (1971) : « Un livre est tout à la fois une conversation et un exercice de solitude ».

Michel de Montaigne, dans ses *Essais*, III, 9 (« De la vanité ») (1595), prend aussi la métaphore de la conversation pour évoquer son ouvrage (*sermo*) exige de son lecteur une attention très assidue car celui-ci doit suivre son propos parfois décousu. « J'aime l'alleure poétique, à sauts et à gambades. (...) C'est l'indiligent lecteur qui perd mon sujet, non pas moi ; il s'en trouvera toujours en un coin quelque mot qui ne laisse pas d'être bastant, quoy qu'il soit serré. Je vois au change, indiscrettement et tumultuairement. Mon stile et mon esprit vont vagabondant de mesmes. »

- Références littéraires : Dans *L'Enfant* de Jules Vallès, Jacques Vingtras fait l'expérience de la lecture où il se dépossède de lui-même pour vivre les aventures avec Robinson Crusoé. L'ellipse de l'extrait et sa difficulté à reprendre pied dans la le réel de sa salle d'étude montrent comment il s'est abandonné à sa lecture. Dans cet exemple, comme dans celui de Gaël Faye (*Petit Pays*, 2016), le lecteur lâche prise et s'abandonne à la voix enchantée de l'écrivain.

1.2. La lecture comme engagement de la liberté de l'auteur.

Pour Simone de Beauvoir, la lecture n'est pas que réception passive, elle est engagement du lecteur, acte de liberté et de responsabilité : entamer une lecture, c'est comme entamer une relation avec quelqu'un. Nous sommes loin d'une représentation de la lecture comme divertissement : la lecture est chose sérieuse. Si c'est une relation avec un auteur, c'est aussi une prise de risque et une découverte d'autres valeurs.

- Référence théorique : Jean Guéhenno *Carnets du vieil écrivain* (1971) : « C'est un temps qu'on se donne pour ne plus vivre par influence, par contagion, mais pour reconnaître, choisir son propre chemin et devenir soi-même. Un livre est un outil de liberté (...) Il faut devant lui dire oui ou non. »
- Références littéraires : dans la préface des *Liaisons dangereuses* (1782), Choderlos de Laclos met en garde les jeunes gens contre un ouvrage qui présente des mœurs libertines, tout en soulignant son utilité dans l'éducation. En effet, ce « Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, pourraient encore y apprendre que l'amitié que les personnes de mauvaises mœurs paraissent leur accorder si facilement, n'est jamais qu'un piège dangereux, & aussi fatal à leur bonheur qu'à leur vertu (...) loin de conseiller cette lecture à la jeunesse, il me paraît très important d'éloigner d'elle toutes celles de ce genre. » Le roman épistolaire a choqué, à sa parution, mais n'a pourtant pas été interdit.
Comme un roman de Daniel Pennac (1992) met en scène un jeune adolescent qui est sommé de lire un roman pour son cours de Français, mais cela l'ennuie et il ne parvient pas à y adhérer : nous avons ici peut-être l'image du lecteur rétif qui refuse d'engager sa liberté avec un livre qui ne fait pas sens pour lui. On le voit dans le texte : même sa compréhension littérale du texte est altérée par ce refus.

1.3. Le débat et ses limites

Si la lecture est sérieuse, si c'est un engagement, c'est que le lecteur peut y poser des limites. C'est d'ailleurs ce que fait Simone de Beauvoir. Elle ne refuse pas le débat, mais récuse « la fausseté des valeurs admises par l'auteur » et « si sa vision du monde [lui] paraît puérile ou odieuse ». C'est-à-dire qu'elle ne refuse pas le débat, elle refuse une posture malhonnête, superficielle ou provocatrice de l'écrivain qui présente dans son œuvre une vision qui ne fait pas sens pour l'autrice, c'est-à-dire qu'elle rejette cette lecture, la considérant vaine ou insupportable. Le débat interne du lecteur avec l'œuvre perd alors tout sens.

- Référence théorique : Jean Guéhenno évoque la fécondité du débat intérieur grâce à la lecture dans les *Carnets du vieil écrivain* (1971) : « Un livre est un objet devant soi, quelque chose sur quoi on peut réfléchir à quoi on peut revenir, qu'on peut corriger, contredire, discuter, quelque chose qu'on juge. »
- Références littéraires : pour la posture odieuse et malhonnête de l'auteur, on peut penser à la complaisance de Jonathan Littell envers la violence dans *Les Bienveillantes* (2006). Ce roman présente les mémoires fictifs d'un officier SS qui a participé à des massacres pendant la seconde guerre mondiale. Les descriptions froides représentent l'horreur avec une forme d'esthétisation qui peut choquer le lecteur et sème le trouble quant aux intentions de l'auteur.
Lolita de Vladimir Nabokov (1955) propose une histoire d'amour émouvante mais dont l'arrière-fond malsain suscite, chez le lecteur, malaise voire révolte.
Lettre d'une inconnue de Stefan Zweig (1922) raconte le destin tragique d'une femme qui tombe enceinte après une brève liaison avec un écrivain célèbre et garde le silence

tout le reste de sa vie, sacrifiant tout à son amour secret. Cette histoire, présentée comme celle d'un « amour fou », peut susciter l'agacement du lecteur face à une esthétique excessive du *lamento* et par sa conception sacrificielle de l'amour.

Les romans sentimentaux « à la Dely » sont aussi souvent décriés pour leur vision superficielle, stéréotypée et naïve des relations amoureuses.

⇒ **La lecture est donc un acte qui engage le lecteur et qui peut, comme dans un débat, aboutir à un refus de la part du lecteur, si la vision du monde proposée par l'écrivain n'est pas acceptable, ou si sa posture est malhonnête.**

Cependant, la réaction que décrit Simone de Beauvoir est une réaction épidermique : il est parfois normal de se sentir touché par une œuvre, mais ne peut-on pas dépasser ce rejet par une lecture distanciée et critique, qui tienne compte d'autres aspects de l'œuvre (contexte socio-historique, choix esthétiques, *persona* de l'auteur) ? Le but est de porter un regard critique plus objectif sur une œuvre, sans se laisser déborder par ses sentiments immédiats.

2. Le choix d'une lecture critique contre une lecture subjective

Pour contrer les réactions épidermiques et subjectives qu'évoque Simone de Beauvoir, ne faudrait-il pas revoir nos critères de jugement sur l'œuvre ?

2.1. Contextualiser l'œuvre

Pour « saisir le sens » d'une œuvre, et comprendre peut-être les choix qui ont été opérés par l'écrivain et qui nous heurte, il est bon recontextualiser l'œuvre.

- Référence théorique : « La reconstitution de l'horizon d'attente tel qu'il se présentait au moment où jadis une œuvre a été créée et reçue permet en outre de poser des questions auxquelles l'œuvre répondait, et de découvrir ainsi comment le lecteur du temps peut l'avoir vue et comprise. En adoptant cette démarche, on élimine l'influence presque toujours inconsciente qu'exercent sur le jugement esthétique les normes d'une conception classique ou moderniste de l'art, et l'on s'épargne la démarche circulaire qui consiste à recourir à l'esprit du temps » (Hans Robert Jauss « L'histoire de la littérature, un défi à la théorie littéraire » in *Pour une esthétique de la réception*, 1978).

- Référence littéraire : La lettre 125 des *Liaisons dangereuses* de Laclos (1782) est écrite par Valmont à la Marquise de Merteuil : elle raconte comment il a vaincu les réticences de la Présidente de Tourvel. Cette scène peut être lue aujourd'hui comme un viol et peut scandaliser le lecteur par l'attitude complaisante de l'auteur et par le sentiment de triomphe de Valmont. Cependant, cette scène correspond à des « conventions » qui ont cours dans les romans libertins. Le savoir n'adoucit pas la violence de la scène, mais permet d'en comprendre les mécanismes d'écriture (L'article suivant développe cette idée : <https://malaises.hypotheses.org/869>)

Les héros de *l'Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* (1731) de l'abbé Prévost ont été considérés comme « un fripon » et « une catin » (Montesquieu, lettre de 1734) évoluant dans un monde interlope, mais c'est en fait une vision nouvelle d'une société en mutation, dont les bas-fonds n'étaient pas représentés dans les romans.

Les « sensitivity readers » dont on entend parler ces derniers temps en Grande Bretagne (février 2023) ont relu les œuvres de l'écrivain Roald Dalh pour chasser tous

les termes offensant (l'adjectif « *fat* » employé pour qualifier Augustus Gloop dans *Charlie et la Chocolaterie* (1964) a été jugé grossophobe et a été remplacé par « *enormous* », moins stigmatisant). Cependant, la relecture de cette œuvre, assimilée à de la censure, ne tient pas compte de la critique sociale sous-jacente dans l'œuvre, à l'époque de l'apparition de la société de consommation.

2.2. **Faire la part des choses entre esthétique et éthique**

Les œuvres qui heurtent peuvent l'être par une esthétique qui n'est plus comprise, plus que par des valeurs qui nous semblent étrangères.

- **Référence théorique** : Vincent Jouve, dans *Pourquoi étudier la littérature ?* (2010), démontre que la forme littéraire ne passe pas toujours les modes, mais que le contenu permet une lecture renouvelée.
Hans Robert Jauss montre, dans *Pour une esthétique de la réception* (1975) comment *Madame Bovary* de Gustave Flaubert (1857) a suscité l'incompréhension des lecteurs par ses innovations formelles (et notamment l'impersonnalité de la narration). C'est l'esthétique plus que la prétendue lascivité du roman qui a occupé le procès.
- **Référence littéraire** : On peut reprendre la référence à *Madame Bovary*.
Les tragédies classiques comme *Phèdre* de Racine (1677) peuvent heurter le lecteur par leur grandiloquence, les excès des tirades pathétiques et leurs images mythologiques. On peut penser à l'acte I, scène 3 quand l'héroïne avoue à OEnone son amour pour Hippolyte en évoquant Vénus pour désigner l'amour : « C'est Vénus tout entière à sa proie attachée ». Cependant, les affres de la passion amoureuse peuvent être reconnus par le lecteur, même si l'écriture tragique peut irriter par ses excès.

2.3. **Distinguer l'écrivain et le kaléidoscope de ses images**

Qu'est-ce qui irrite le lecteur : les idées que l'écrivain développe dans ses œuvres ou sa *persona* publique ? Simone de Beauvoir évoque « l'écrivain dont elle récuse les options », mais qui est-il ? La *persona* est parfois plus envahissante que l'auteur et nuit à ses œuvres.

- **Références théoriques** : « En donnant une œuvre, il [l'auteur] construit une image de lui-même (*persona*), et, au fil des œuvres suivantes, cette image se confirme ou évolue : on attend de Gide qu'il « fasse du Gide » et qu'en même temps il soit ni tout à fait un autre, ni exactement identique au fil de ses livres (et *idem* pour tous) » (Viala, Alain. 1993. « Sociopoétique », Viala, Alain & Georges Molinié. *Approches de la réception*, (Paris : PUF)
En 1910, Lanson notait déjà : « La vie et le caractère de Rousseau ne comptent plus par ce qu'ils ont été réellement, mais par les images seules, vraies ou fausses, que les lecteurs s'en faisaient, et qui pouvaient se mêler plus ou moins aux impressions du livre »
Louis-Ferdinand Céline : « Il faut noircir et se noircir ».
- **Références théoriques** : Les dernières œuvres de Jean-Jacques Rousseau ont été entachées par les critiques de Voltaire à son encontre : *Les Confessions* (posth 1782) qui veulent restaurer son image sont un échec : l'œuvre est jugée impudique et l'auteur meurt délaissé. Aujourd'hui encore, les accusations de Voltaire jette une ombre sur son œuvre.
Michel Houellebecq est connu pour ses œuvres provocatrices (*Plateforme* (2001), *Les Particules élémentaires* (2015), *Soumission* (2015)) mais aussi pour l'image qu'il donne de lui dans les médias. Ses œuvres proposent un point de vue désenchanté sur le

monde moderne et anticipe une évolution dangereuse de la situation mondiale : ses livres restent cependant des romans et ils ne devraient pas susciter une réaction épidermique. Si le romancier est controversé, c'est parce que ses interventions télévisées accentuent encore son arrogance et brouille les frontières entre ses romans (fictifs) et la réalité (ses interventions sur l'évolution politique de l'Europe en janvier 2015, lors de la sortie de *Soumission*, par exemple).

⇒ **La lecture critique, telle qu'elle est enseignée durant les études de littérature, est censée substituer à la réaction subjective et épidermique du lecteur une réaction plus objective et raisonnable, afin de faire la part des choses entre de qui relève du jugement hâtif et ce qui peut vraiment être le signe d'une manipulation d'auteur, d'une escroquerie intellectuelle.**

Bien évidemment, la réaction de Simone de Beauvoir suppose que la philosophe attribue à la littérature une prise directe avec le monde et qu'elle ait une haute opinion de sa mission : rendre compte du monde de manière authentique. Pourtant, sur les réticences qu'elle exprime, on peut fonder une éthique de la réception. Lorsqu'une œuvre irrite, que peut-on en tirer de positif ?

3. Tirer parti de sa lecture au-delà des désaccords

Il s'agira de dépasser la contradiction devant laquelle se retrouve Simone de Beauvoir : comment réagir devant un texte qui heurte sa vision du monde et sa conception exigeante de la littérature ? N'y a-t-il pas d'autres critères pour donner un sens à la littérature que celui des valeurs morales ? La littérature n'apporte-t-elle pas autre chose ?

3.1. Actualiser la lecture

Une œuvre littéraire, nous, l'avons vu, est ancrée dans une époque, elle correspond à un horizon d'attente particulier. Cependant, si elle est riche, si elle devient classique, elle permet des interprétations réactualisées qui peuvent la remettre en phase avec le lecteur.

- Références théoriques : Roland Barthes in « Histoire ou littérature ? », revue *Annales*, 1960 : « L'œuvre est essentiellement paradoxale [...] elle est à la fois le signe d'une histoire et résistante à cette histoire. »

Baudelaire, *Les Peintre de la vie moderne*, « La Modernité » 1863 in *Écrits sur l'art* : « La modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le changeant, la moitié de l'art dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable. »

- Références littéraires : *Iphigénie* de Racine (1674) présente un monde sur lequel règne la fatalité et la loi des dieux. Cette vision put être considérée comme maintenant dépassée, naïve ou même odieuse dans une société occidentale où l'on prône la responsabilité et de la liberté. Stéphane Braunschweig a cependant mis en scène cette tragédie dans le cadre de la pandémie de COVID en 2020 pour la réactualiser et montrer comment les dirigeants peuvent être démunis devant un monde à l'arrêt.

La lecture allégorique a permis de lire des œuvres païennes et immorales à l'époque chrétienne : « Son Iliade devait être un manuel à l'usage des rois et des régents, son Odyssée un manuel de vie domestique. La colère d'Achille et les aventures d'Ulysse ne sont que le tissu de ce déguisement. Homère transformait en images sensibles ses considérations sur la sagesse et les passions humaines, donnant ainsi à ses idées un corps auquel il prêtait vie grâce à des images attrayantes. » Johann Joachim Winckelmann, *Recherche d'une allégorie*, 1766.

3.2. La lecture comme source d'émerveillement et de beauté.

Toutes les lectures ne proposent pas des visions du monde auxquelles il faut se fier. La littérature est aussi une recherche esthétique et on peut la résumer à une activité autotélique.

- Références théoriques : La littérature, c'est ce qui ne s'embarrasse pas du vrai ni du faux et qui fait preuve de style » Tzvetan Todorov, *La Notion de littérature* (1987).
- Roland Barthes, « Écrivains et écrivains » 1960 in *Essais critiques* 1964 : « Le paradoxe est que, le matériau devenant en quelque sorte sa propre fin, la littérature est au fond une activité tautologique. [...] Pour l'écrivain, *écrire* est un verbe intransitif. [...] Les écrivains, eux, sont des hommes « transitifs » : ils posent une fin (témoigner, expliquer, enseigner) dont la parole n'est qu'un moyen ; pour eux, la parole supporte un faire, elle ne le constitue pas. Voilà donc le langage ramené à la nature d'un instrument de communication, d'un « véhicule » de la pensée. [...] Car ce qui définit l'écrivain, c'est que son projet de communication est *naïf* : il n'admet pas que son message se retourne et se ferme sur lui-même, et qu'on puisse y lire, d'une manière diacritique, autre chose que ce qu'il a voulu dire ».
Charles Baudelaire, dans sa défense de « *Madame Bovary* de Gustave Flaubert » (1857) soutient une définition esthétique de l'art. L'art n'a pas à se soucier de la morale.
- Références littéraires : *Les Fleurs du mal* de Charles Baudelaire présente une vision parfois révoltante du monde et de l'amour (pensons à « Une Charogne » qui compare la femme aimée à un cadavre d'animal), mais la beauté du poème transforme la boue en or et fait oublier le caractère révoltant de la description.

3.3. La lecture comme source d'émancipation.

La confrontation des valeurs est féconde quand le lecteur dépasse ses premières réticences et fait de la lecture un moyen d'émancipation des valeurs de son époque. Le lecteur se construit grâce à ses lectures. Pour certains, c'est même l'occasion de devenir soi-même créateur.

- Références théoriques : André Gide, « De l'influence en littérature », *L'Ermitage*, mai 1900 : « J'ai lu ce livre ; et après l'avoir lu, je n'ai fermé ; je l'ai remis sur ce rayon de la bibliothèque – mais dans ce livre il y avait une parole que je ne peux pas oublier. Elle est descendue en moi si avant, que je ne la distingue plus de moi-même. Désormais, je ne suis plus comme si je ne l'avais pas connue. – Que j'oublie ce livre où j'ai lu cette parole : que j'oublie même que je l'ai lue ; ne me souviens d'elle que d'une manière imparfaite – n'importe ! Je ne peux plus redevenir celui que j'étais avant de l'avoir lue. – Comment expliquer sa puissance ? Sa puissance vient de ceci qu'elle n'a fait que me révéler quelque partie de moi-même ; elle n'a été pour moi qu'une explication – oui, qu'une explication de moi-même. »
Pour Alexandre Soljenitsyne, dans son « Discours de Stockholm » prononcé à l'occasion de son prix Nobel (1970), la littérature est une manière d'explorer de nouvelles façons de voir. Par nature, l'homme est prisonnier de son expérience et de ses propres valeurs : seuls l'art et la littérature lui permettent de connaître la diversité des expériences humaines et de découvrir d'autres systèmes de valeurs.
- Référence littéraire : *Meursault, contre-enquête* de Kamel Daoud en 2014 réécrit *L'Étranger* d'Albert Camus du point de vue de l'Arabe assassiné par le narrateur. Son but était de donner une identité à l'indigène et dépasser la vision colonialiste de

Camus. C'est à la fois une déclaration d'amitié et un cri de colère face à l'effacement du peuple algérien dans le roman.

- ⇒ **Simone de Beauvoir exprime, dans *Tout compte fait*, une conception sérieuse et morale de la littérature : elle doit exprimer un point de vue sur le monde qui doit être soumis à un débat honnête avec le lecteur. Cependant, cette définition n'est pas la seule qui vaille : le lecteur a aussi le pouvoir de juger l'œuvre selon ses propres critères de validité, il peut l'interpréter de manière allégorique, la considérer comme une œuvre d'art à l'intérêt esthétique ou lui répondre par une création personnelle.**

★ **Conclusion :**

- Bilan des parties et réponse à la problématique. Le rapport que Simone de Beauvoir entretient avec la lecture dépend du regard qu'elle porte sur la littérature : en tant que philosophe, la lecture est pour elle une conversation avec l'auteur. Si sa posture ne lui semble pas honnête, ou que l'œuvre propose une vision superficielle ou immorale, il lui est difficile de poursuivre le débat. Contre cette réaction viscérale, la lecture critique offre des outils pour réévaluer l'œuvre plus objectivement. Finalement, la dimension éthique de la lecture peut être remise en question : une œuvre n'a pas toujours en prise directe avec le réel.
- Ouverture possible sur le rapport de la littérature et du réel : que peut-on attendre de la littérature ? Simone de Beauvoir y voit un moyen sérieux de dire le monde, peut-on en faire un moyen de changer le monde ? Jean-Paul Sartre ou Émile Zola ont fait de l'écriture - et donc de la littérature - un engagement, mais d'autres l'ont refusé. « Songez bien que la littérature n'a pas été créée pour servir la vie, ni même la traduire, mais pour lui échapper. » Alfred Capus (1858-1922).

